



Histoire & mesure

XXIII - 2 | 2008
Art et mesure

Historical Statistics of the United States: Millennial Edition

edited by Susan B. CARTER, Scott Sigmund GARTNER, Michael R. HAINES, Alan L. OLMSTEAD, Richard SUTCH, & Gavin WRIGHT, New York, Cambridge University Press, 2006, 5 volumes, 4 489 pages

Jean Heffer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/histoiremesure/3573>
ISSN : 1957-7745

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2008
Pagination : 251-259
ISBN : 978-2-7132-2194-1
ISSN : 0982-1783

Référence électronique

Jean Heffer, « *Historical Statistics of the United States: Millennial Edition* », *Histoire & mesure* [En ligne], XXIII - 2 | 2008, mis en ligne le 20 janvier 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/histoiremesure/3573>

Compte Rendus

Historical Statistics of the United States: Millennial Edition, edited by Susan B. CARTER, Scott Sigmund GARTNER, Michael R. HAINES, Alan L. OLMSTEAD, Richard SUTCH, & Gavin WRIGHT, New York, Cambridge University Press, 2006, 5 volumes, 4 489 pages.

Historical Statistics est depuis près d'un demi-siècle l'outil de référence de quiconque fait de l'histoire quantitative des États-Unis. On en est désormais à la quatrième édition. La première datait de 1949 et couvrait les années 1789 à 1945 ; la seconde, en 1960, était plus étoffée, allant de l'époque coloniale à 1957, avec un supplément en 1965 qui continuait les séries jusqu'en 1962. La troisième marquait un net progrès en 1975 : surnommée « l'édition du bicentenaire », elle couvrait en deux volumes et 1 200 pages, sans compter les index, les siècles s'étendant de la période coloniale à 1970. On manquait donc d'une mise à jour tenant compte des grands progrès de la recherche historique des trente dernières années. La lacune est désormais comblée avec la nouvelle édition dite « du millénaire », en cinq volumes, presque quatre fois plus grosse que la précédente. L'augmentation de la taille s'explique d'abord par la présentation de séries chronologiques se terminant au début du XXI^e siècle, et l'on sait combien les administrations et les chercheurs actuels fournissent des masses de données nouvelles, même sur les siècles passés. Néanmoins la principale innovation de l'édition du millénaire par rapport à celle du bicentenaire réside dans les introductions substantielles de chaque chapitre, faisant le point sur les sources, la bibliographie et les problématiques. Mises bout à bout, elles constituent une sorte d'histoire quantitative des États-Unis parfaitement à jour, rédigée par une pléiade d'historiens compétents travaillant en équipes. Le Bureau du recensement, qui s'était occupé des trois versions précédentes, a cédé la place cette fois à un éditeur privé – ce qui explique que le prix soit élevé (1 100 dollars, ou 711 euros, chez Amazon). En outre, il existe une version électronique (<http://hsus.cambridge.org>) qui pourra plus aisément être mise à jour, sans attendre trente autres années.

Le premier volume, dirigé par Richard Sutch et Michael Haines, traite de la population en 777 pages, alors que l'édition de 1975 ne lui en consacrait que 120. L'introduction analyse les concepts de base et présente une chronologie (où l'on relève une erreur : la Proclamation définitive d'émancipation de Lincoln date du 1^{er} janvier 1863, et non de 1865). La race et l'ethnicité sont des catégories inévitables dans toute étude démographique concernant les États-Unis. Il est souligné que le contenu conceptuel et la signification de la race ont subi d'énormes changements

au cours du temps ; elle est désormais perçue comme une construction sociale et le recensement de 2000 laisse les individus s'identifier eux-mêmes comme appartenant, par exemple, à plus d'une race. On trouvera dans ce volume les données disponibles sur la distribution géographique, la fécondité, la mortalité, la nuptialité et l'éducation. Parfois, les révisions sont substantielles. Ainsi, la série Aa7 portant sur la population résidente offre des effectifs différents de ceux qu'on trouvait dans la série A7 de l'édition du bicentenaire. Entre deux recensements décennaux, l'interpolation linéaire a été remplacée par les composantes du changement. Dans les années 1840, les chiffres sont généralement plus bas ; c'est l'inverse dans les années 1850. Les différences sont notables pour la décennie de la Guerre de Sécession, comme on peut le voir dans le tableau suivant (en milliers de personnes) :

	<i>Version du bicentenaire</i>	<i>Version du millénaire</i>	<i>Différence : (2)-(1)</i>
	(1)	(2)	(3)
1860	31513	31513	0
1861	32351	32215	-136
1862	33188	32889	-299
1863	34026	33607	-419
1864	34863	34376	-487
1865	35701	35182	-519
1866	36538	36052	-486
1867	37376	36970	-406
1868	38213	37885	-328
1869	39051	38870	-181
1870	39905	39905	0

Certaines années, la différence s'élève à près de 1,5 %. Le processus de révision est d'ailleurs constamment à l'œuvre, puisque les chiffres des composantes de la croissance démographique que donne Haines (Tableau Aa 15-21) sont légèrement différents de ceux qu'il avait présentés en 2000 dans *A Population History of North America* (p. 315). Quand on étudie dans le détail certaines données, on trouve des choses surprenantes, comme l'effectif des hommes âgés de plus de 100 ans en 1970 (série Aa 248) ; certes, une note (p. 1-56) indique que ce chiffre n'est guère plausible et reproduit les estimations beaucoup plus sérieuses de Siegel et Passel. Je reviendrai sur cette question. Contrairement à la version du bicentenaire, qui n'en disait rien, celle du millénaire comporte de nombreuses séries sur l'histoire de la population des villes de plus de 100 000 habitants en 1990 et sur celle des aires métropolitaines. Concernant ces dernières, il me semble qu'il y a un problème dans les rangs en 1990 (séries Aa1889 et 1890). Le lecteur apprécie les nouveautés sur la population servile, sur les Hispaniques, sur la population par État, qui occupe

désormais 200 pages, au lieu de 14 dans l'édition de 1975. De même, Michael Haines, le meilleur historien démographe des États-Unis, nous fait bénéficier de ses importants travaux, notamment sur l'espérance de vie à partir de 1850. Joseph Ferrie fournit des tableaux des migrations internes depuis la même date, alors que l'édition du bicentenaire ne commençait qu'en 1870. Il explique très clairement les deux méthodes d'analyse : les composantes du changement et les taux de survie. La sous-partie consacrée aux migrations internationales, elle aussi, s'est enrichie, avec des séries sur l'émigration des États-Unis vers le Canada (Ad 80-81) ou sur les prix Nobel américains par pays de naissance (Ad 938-949). À noter cependant quelques chiffres bizarres sur l'émigration récente de France et des Pays-Bas vers les États-Unis. La partie la plus neuve du volume tire sa substance de la base de données IPUMS (*Integrated Public Use Microdata Series*) fondée sur des échantillons de 13 recensements de 1850 à 1990, qui regroupe les informations portant sur 55 millions d'Américains dans des séries détaillées et cohérentes. La section Ae apporte des éclairages nouveaux sur les familles et les ménages ; la suivante, dirigée par Matthew Sobek, introduit la notion de cohortes, un concept qu'on chercherait en vain dans la version du bicentenaire. Enfin, Matthew Snipp rassemble l'essentiel des données quantitatives concernant les Indiens ; on y trouvera notamment la liste des réserves en 1990 (Ag 695-699).

Le deuxième volume traite du travail et de la politique sociale. Dans une introduction d'une soixantaine de pages, Susan B. Carter retrace l'évolution de la population active à travers cinq coupes dans le temps : 1800, 1860, 1910, 1950 et 2000. Reprenant ce qu'il avait développé dans son article paru en 2001 dans *Historical Methods*¹, Matthew Sobek montre tout ce qu'on peut tirer de la base IPUMS et de son système de classification unique. Il en souligne aussi les limites : la qualité des réponses aux questions portant sur les occupations varie ; au XIX^e siècle, elles portent plus sur les secteurs d'emploi que sur les métiers proprement dits. Ces occupations ont souvent changé de nom ; il y a aussi un problème avec les femmes mariées et les travailleurs familiaux non-salariés, dont les effectifs sont sous-estimés jusqu'en 1940. Il a bien fallu regrouper les occupations, ce qui rend opaque la catégorie des « non-classés par ailleurs ». On ne peut qu'être d'accord avec Matthew Sobek quand il écrit : « En somme, la confiance qu'on peut accorder aux données dépend de l'usage qu'on en fait. Si un chercheur se contente de placer des personnes exactement dans de grands groupes d'occupations, les données suffisent presque toujours ; cependant il faut faire attention si l'on veut établir des distinctions plus fines » (p. 2-38). Enfin, avant 1970, quand l'échantillon ne retient que 1 % de l'effectif total, il faut s'attendre à des erreurs. Cela apparaît clairement dans les tableaux détaillés des métiers (série Ba 1159-1439) : on trouve beaucoup de zéros. Or ces zéros semblent bien correspondre à 0 unité, les chiffres étant donnés en centaines. Pour un effectif inférieur à 50, on emploie (Z). Est-il crédible que

1. Matthew SOBEK, « New Statistics on the U.S. Labor Force, 1850-1990 », *Historical Methods*, 34, printemps 2001, p. 71-88.

les présidents et doyens de *colleges* soient passés de 30 300 en 1970 à 0 en 1980 et 1990 (série Ba 1452) ? Que dire des accordeurs de pianos et d'orgues, dont les effectifs ont diminué de 13 700 en 1950 à 6 400 en 1970 et à 0 en 1980 et 1990 (série Ba 1614) ?

Il ne s'agit là que de détails. Le volume est d'une grande richesse en ce qui concerne les salaires, les horaires et les conditions de travail, les syndicats, ainsi que la production domestique, dont Lee A. Craig donne la valeur par État de 1810 à 1860, avec un tableau des lois traitant des droits de propriété des femmes mariées et du suffrage féminin (p. 2-367). La section sur l'esclavage paraît courte par comparaison (17 pages), en dépit des travaux d'histoire quantitative dirigés par R. Fogel et S. Engerman. Pour l'éducation, il n'est pas de meilleure guide que Claudia Goldin, qui montre bien les trois transformations qui ont affecté successivement les enseignements élémentaire, secondaire et supérieur. De même, Richard Steckel est le spécialiste reconnu des questions de santé : sa section Bd fournit une masse de données sur les dépenses de santé, les effectifs des praticiens, les maladies, ainsi que sur les mesures anthropométriques (taille, poids, indice de masse corporelle) qui, du fait de la baisse de la taille au milieu du XIX^e siècle, soulèvent de vifs débats sur la nature de la croissance économique américaine à cette époque. Peter Lindert est chargé des problèmes d'inégalité ; il en retrace l'évolution à partir de l'ère coloniale. En dépit des « ténèbres statistiques » (p. 2-624) qui caractérisent les années 1774-1929, il penche pour une augmentation des inégalités sur cette longue période, vraisemblablement plus prononcée qu'en Europe, car les États-Unis paraissent à la fin du XVIII^e siècle d'une structure plus égalitaire que le Vieux Continent. Succéderait à cette phase une ère de nivellement de 1929 à 1953, avant que les inégalités ne se creusent de nouveau à partir de 1977, pour atteindre en 1995 un niveau comparable à celui de 1929. Linda Barrington et Gordon Fisher, spécialistes de la pauvreté, exposent les mesures officielles et non officielles de ce phénomène, notamment dans deux grands tableaux sur le seuil et le taux de pauvreté (p. 2-631-644). On trouvera enfin dans ce volume des statistiques précises sur les assurances sociales et l'assistance publique, ainsi que sur le secteur à but non lucratif, sur les associations volontaires, la philanthropie et les religions, ces dernières étant traitées en 23 pages, alors que la version du bicentenaire ne leur en consacrait que quatre.

L'économie proprement dite occupe les volumes 3 et 4, soit près de 2 000 pages. Le volume 3 traite des structures et des performances économiques. L'introduction de Paul Rhode et Richard Sutch met bien en place l'organisation des comptes nationaux, avec les apports successifs des chercheurs : S. Kuznets et J. Kendrick pour la période postérieure à 1869, R. Gallman pour les décennies qui précèdent la Guerre de Sécession, les débats entre N. Balke et R. Gordon, d'un côté, et Christina Romer, de l'autre, pour les années 1869-1929, ainsi que le concept d'économie servile (*slave economy*) présenté par R. Ransom et R. Sutch, qui fait des esclaves un actif et de leur consommation des intrants intermédiaires – ce qui a pour résultat de changer le niveau du PNB par tête (150,50 dollars en 1859, au lieu de 133,20 selon Gallman). On aboutit à une nouvelle série du PNB réel et nominal de 1790 à 2002

(série Ca 9-12), peu différente de la série diffusée sur <http://eh.net> par Louis D. Johnston et Samuel Williamson (série Ca 16). À noter aussi le tout nouvel indice de la production industrielle élaboré par Joseph H. Davis.

La partie consacrée aux fluctuations et aux cycles s'est nettement renforcée par rapport à la version du bicentenaire. On dispose désormais d'un indice mensuel de la production industrielle de 1884 à 2003 (p. 3-97 à 110). La Grande Dépression a droit à un traitement à part, avec de nombreuses données mensuelles. Christopher Hanes s'est chargé des prix de gros et de détail. Outre des indices synthétiques, comme celui de Paul David et Peter Solar, qui couvre les années 1774-2003, la version du millénaire fournit de nombreux prix de marchandises particulières, souvent repris de la version du bicentenaire. Pour l'avoir utilisée dans mes calculs, je pense que la série du prix du blé (Cc 205-209) n'est pas homogène et qu'il est préférable de lui substituer celle qu'on peut tirer des rapports annuels du Chicago *Board of Trade* à partir de 1858, mais cette source semble apparemment ignorée. Richard Sutch traite de l'épargne, du capital et de la richesse, des sujets sur lesquels les travaux déjà anciens de Raymond Goldsmith restent d'actualité. Il souligne avec pertinence la transformation du comportement d'épargne au XIX^e siècle, avec une forte augmentation de la formation brute de capital ; pendant la décennie de la Guerre de Sécession, la hausse serait même brutale, puisqu'on passe d'un taux d'épargne brute de 15,5 % du PNB en 1839-1859 à 28,3 % en 1869-1879. Au XX^e siècle, par contraste, s'appliquerait la loi de Denison, fondée sur la stabilité à long terme du taux d'épargne privée brute par rapport au PNB. Gavin Wright a réuni les données concernant la géographie, l'environnement, la science, la technologie et la productivité. Les séries Cf sur le climat (p. 3-378-414) enrichissent notre connaissance du milieu physique sur le fond duquel s'est déroulée l'extraordinaire croissance économique américaine. On y trouvera aussi une foule de données sur les brevets, les ordinateurs et les ventes de terres fédérales (la série Cf 69, qui donne le coût de ces dernières est exprimée en fait en milliers de dollars, et non en dollars).

Naomi Lamoreaux est certainement la meilleure spécialiste des organisations économiques, dont elle étudie la complexité dans une introduction magistrale de 18 pages. Elle oppose l'intégration verticale à la Chandler aux réseaux intégrés de firmes, mais elle n'hésite pas à souligner les limites de l'enquête : la relative invisibilité de ces formes organisationnelles dans les sources quantitatives rend difficile toute étude systématique et ne permettra peut-être jamais de répondre aux questions posées par Steven Cheung dans son article du *Journal of Law and Economics* de 1983 sur la nature contractuelle de la firme², à savoir pourquoi les contrats prennent les formes observées et quelles sont les implications économiques des différents arrangements contractuels et en matière de prix. La dernière section, dirigée par Michael Bordo, traite des marchés et des institutions financières : assurance-vie, marchés boursiers, taux d'intérêt, taux des hypothèques – cette série étant limitée aux

2. Steven CHEUNG, « The Contractual Nature of the Firm », *Journal of Law and Economics*, 26, 1983, p. 1-21.

années 1970-1997, alors qu'il serait possible de remonter dans le temps jusqu'au début du XIX^e siècle, à condition d'aller collecter les millions de données qui gisent inexploitées chez les *Recorders of deeds* (l'équivalent de notre enregistrement) des quelque 3 000 comtés des États-Unis.

Avec ses 1 123 pages, le volume 4, qui traite des secteurs économiques, est le plus gros de la série. Conformément à ce que je viens de dire, on ne s'étonnera pas que la section sur l'agriculture comporte très peu de données sur le prix de la terre : valeur de la terre et des bâtiments (série Da 8), valeur moyenne de la terre et des bâtiments par exploitation et par acre (série Da 11-12), mais seulement pour les années 1910-1999, mêmes valeurs par région et par État de 1850 à 1997 (Da 291-422). Gavin Wright, dont les travaux font autorité sur le rôle des ressources naturelles dans la conquête américaine du *leadership* mondial à la fin du XIX^e siècle, réunit toutes les données de base sur les minerais, l'énergie, les pêcheries, les forêts. Kenneth Snowden s'aventure sur le terrain de l'industrie du bâtiment et des hypothèques immobilières. Il remarque à juste titre que le prix des immeubles urbains est très difficile à saisir à cause de la grande hétérogénéité du parc immobilier et de la nature locale des marchés ; on dispose cependant, pour les années 1890-1947, d'une série de prix des pavillons à Washington, ajustés ou non en fonction d'une dépréciation de 1,375 % par an (série Dc 826-828). Les secteurs tels que l'industrie, la distribution et les services ont été confiés à d'éminents spécialistes, respectivement Jeremy Atack et Fred Bateman, Daniel Raff, Thomas Weiss. Dans une introduction de 22 pages très dense et fondée sur une analyse pointue des techniques, Alexander Field se plaint à juste titre du fait que les historiens économiques ont accordé peu d'attention au secteur des communications qui couvre des domaines aussi variés que la poste, les journaux et les livres, le télégraphe, le téléphone, la radio et la télévision, Internet. Louis P. Cain présente les divers moyens de transports (série Df) : la route, la voie d'eau, le chemin de fer, l'air et les *pipelines*.

Pour bien apprécier la qualité des données rassemblées dans la version du millénaire, il faut avoir soi-même effectué une recherche personnelle, seule manière de vérifier la cohérence des séries. Sur ce point, je suis donc obligé de renvoyer à mes travaux. En préparant ma thèse sur *Le port de New York et le commerce américain, 1860-1900*³, j'avais découvert quelques erreurs dans la version du bicentenaire, qui auraient mérité d'être corrigées. Je l'avais signalé à l'un des architectes de la version du millénaire en lui donnant les références de mes travaux en français. Naturellement, il n'en a été tenu aucun compte, soit que l'information ne soit pas parvenue aux plus hauts responsables, soit que l'ignorance bien connue des langues étrangères chez les historiens américains spécialistes de l'histoire économique des États-Unis ait constitué un obstacle insurmontable. Hors de l'anglais, point de salut. *English only, please*. J'en donnerai deux exemples. La série Df 594-605 reprend exactement les séries Q 510-511 et 516-517 de l'édition de 1975 sur les tonnages de

3. Jean HEFFER, *Le port de New York et le commerce extérieur américain, 1860-1900*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1986.

navires dans les ports maritimes américains. À partir de 1882, on observe une baisse des tonnages. C'est absurde, car dans les années 1880, le tonnage moyen des navires à vapeur augmente considérablement. Les auteurs de la série ignorent l'existence de la loi du 7 août 1882, qui réduit le tonnage officiel d'environ un tiers. En conséquence, pour avoir une série homogène à partir de 1821, il faut multiplier le tonnage des steamers par 1,17 en 1882/1883 et par 1,44 à partir de 1883/1884⁴. Second exemple : le commerce du café et les importations du Brésil en 1891 et 1892. Les séries Ee 556 et 592 reprennent les données de la version du bicentenaire. Or j'ai montré dans un article⁵ que les valeurs étaient artificiellement gonflées du fait de l'inflation brésilienne postérieure à l'établissement de la république. Je proposais des estimations plausibles : 69 millions de dollars en 1891 pour les importations du Brésil (au lieu de 83) et 87 (au lieu de 119) en 1892, ce qui change le total des importations aux États-Unis (831 millions de dollars en 1891 et 796 millions en 1892). Que vaut-il mieux publier ? Des données officielles erronées ou des estimations plus proches de la réalité ? Personnellement, je n'hésite pas à choisir la seconde solution, car cela évite d'obtenir des résultats incohérents quand on estime des équations, mais je reconnais que la tendance naturelle des historiens est d'accorder une révérence superstitieuse aux sources, comme s'il s'agissait d'objets sacrés. À tout le moins, si l'on tient absolument à reproduire la série officielle, bien qu'elle soit entachée d'erreurs, faut-il l'indiquer en note et proposer une approximation plausible. Est-ce trop demander ? Dernier exemple : les termes de l'échange. Les séries Ee 439-442 reprennent les données de Matthew Simon et de Robert Lipsey pour les années 1860-1900. Or leurs calculs laissent à désirer pour les années 1860-1880, notamment pour celles de la Guerre de Sécession, où l'on obtient des résultats très différents selon qu'on calcule un indice de Laspeyres ou un indice de Paasche⁶.

Le cinquième et dernier volume, sur la gouvernance et les relations internationales, est un peu un fourre-tout qui accueille tout ce qui n'a pas pu être traité dans les tomes précédents. John Joseph Wallis est le plus compétent pour traiter des finances et des emplois publics aux divers niveaux, fédéral, fédéré et local. On y trouvera notamment une série des taux d'imposition sur le revenu par tranches de revenu depuis 1913. Pour les hauts revenus de plus d'un million de dollars, on part d'un taux moyen de 6 % en 1913, qui augmente fortement pendant la Première Guerre mondiale (66,3 % en 1919-1921), avant de baisser lors du « retour à la nor-

4. Je renvoie le lecteur intéressé à mon ouvrage p. 495, note 13 et au tableau 17, p. 277 ou, pour plus de détails, aux microfiches de ma thèse.

5. Jean HEFFER, « À New York : les importations en provenance du Brésil en 1890-91 et 1891-92 », in Frédéric MAURO (éd.), *Transport et commerce en Amérique latine, 1800-1970*, Paris, L'Harmattan, 1990, p. 163-173.

6. Je renvoie sur ce point à ma contribution (en français, hélas !) : Jean HEFFER, « Les termes de l'échange américain, 1860-1900 », in Wolfram FISCHER, Marvin MCINNIS & Jürgen SCHNEIDER (eds.), *The Emergence of a World Economy, 1500-1914*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1986, vol. II, p. 547-571.

male » (24,1 % en 1925-1931). À partir de 1932, au contraire, les taux augmentent de nouveau pour dépasser 80% entre 1941 et 1963, et même atteindre 90 % en 1943-1945. En 1970, on en était encore à 70,2 %, alors que depuis 1993, on est retombé à 37 %. Les séries Ea 758-826 sont riches d'enseignements sur les flux et les reflux des inégalités outre-Atlantique.

La section Eb donne les principaux résultats électoraux. Dans son introduction, John McIver discute le concept de réaligement à travers les élections critiques (des élections qui voient des glissements abrupts au sein de l'électorat et qui ont des conséquences durables sur le système des partis), en confondant cependant l'élection de 1892 avec la suivante, celle de 1896, qui est la véritable élection critique (p. 5-148) marquant l'ascendance du parti républicain. Des données quantitatives essentielles figurent aussi dans les développements consacrés à la criminalité et à la justice (section Ec), à la défense nationale et aux guerres (section Ed). Dans cette dernière, il faut signaler particulièrement les pertes subies lors des engagements entre l'armée et les tribus indiennes de 1866 à 1891. D'après les séries Ed 202-222, il y aurait eu 969 engagements, dans lesquels l'armée aurait eu 906 tués, dont 59 officiers (30 % du total étant imputé à l'année 1876, celle de la défaite de Custer à Little Big Horn), auxquels il faut ajouter 500 civils. Dans l'autre camp, les Indiens auraient eu 4 633 tués, soit environ trois fois plus que les non Indiens. À noter une erreur typographique dans les séries Ed 92-93 : il s'agit de mois, et non de milliers ou de pour 1 000.

Le commerce international et les taux de change sont traités par Michael Edelshtein, Douglas Irwin et Lawrence Officer dans la section Ee. Je ne comprends pas pourquoi Douglas Irwin dans la série E 429-430 sur les ratios des droits de douane aux importations totales et aux importations autres qu'en franchise, ne donne pas les chiffres révisés publiés dans son article du *Journal of Economic History* de juin 2003⁷, auquel il fait pourtant référence dans une note, p. 5-513. Est-ce encore l'effet d'une révérence exagérée envers les chiffres officiels ? Les trois dernières sections concernent les territoires extérieurs aux États-Unis continentaux (Alaska, Hawaï, Samoa, Mariannes du Nord, Porto Rico, Îles Vierges, zone du canal de Panama, Micronésie, archipel des Marshall, Palau, et les Philippines jusqu'à leur indépendance), les États confédérés qui ont fait sécession en 1861, et surtout les statistiques coloniales. Ces dernières font l'objet d'une superbe introduction de John McCusker, qui est certainement celui qui maîtrise le mieux les données des deux premiers siècles de l'histoire des États-Unis, et réunissent des tableaux très à jour de la recherche la plus récente (p. 5-651 à 772). Quiconque travaille sur l'histoire coloniale devra en faire son ouvrage de référence.

Au total, ces cinq volumes constituent une œuvre admirable, qui fait honneur aux historiens américains. Le fait qu'il existe une version en ligne facilitera à l'ave-

7. Douglas A. IRWIN, « New Estimates Of The Average Tariff Of The United States, 1790-1820 », *Journal of Economic History*, 63-2, juin 2003, p. 506-513.

nir les mises à jour inéluctables, sans qu'il faille attendre trente ans. La collection témoigne de la vitalité de l'histoire quantitative outre-Atlantique, même si elle n'est pas dominante dans la corporation des historiens. On aimerait disposer d'un travail équivalent pour l'Angleterre ou pour la France. Ce n'est pas le cas. Pour ce qui est des historiens français, espérons qu'ils seront moins tièdes pour mettre les mains dans le cambouis du quantitatif, certes parfois aride, austère et ingrat, mais combien plus solide finalement que les élucubrations postmodernes !

Jean Heffer

Michael R. HAINES & Richard H. Steckel (eds.), *A Population History of North America*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, XXIV-736 p.

L'ouvrage dirigé par Michael Haines et Richard Steckel, deux historiens économistes versés dans la démographie, comble un vide. Si on disposait de synthèses, pas très récentes, sur les différents pays du continent nord-américain, on ne possédait pas de vision globale. Il est vrai qu'une histoire de la population de l'Amérique du Nord ne va pas de soi, surtout après 1492 et plus encore à partir de la fin du XVIII^e siècle. Le concept d'Amérique du Nord, réunissant des aires aussi différentes que les Caraïbes, le Mexique, les États-Unis et le Canada, est une construction artificielle, même si, à l'époque précolombienne et au XX^e siècle, les phénomènes migratoires tissent des liens entre elles. Aussi Haines et Steckel ont-ils bien fait de diviser les treize chapitres entre des espaces nationaux : cinq sur les États-Unis, dont deux sur les Africains-Américains, trois sur le Canada, deux sur le Mexique, un sur les Caraïbes et deux sur les Indiens autochtones. Les recherches en démographie historique ont tellement progressé ces trois dernières décennies qu'il était temps de présenter des mises au point sur l'état des questions. Les meilleurs spécialistes ayant été sollicités, on trouvera ici un bilan précis des connaissances dispersées dans de nombreux ouvrages et articles, comme l'attestent les imposantes bibliographies à la fin de chaque chapitre ; sur le Canada, Marvin McInnis apporte même des contributions originales. Sur le fond, les catégories d'analyse de la démographie sont désormais bien établies ; il n'est donc pas étonnant que l'on retrouve, partout où l'on dispose d'un minimum d'informations, des études sur la mortalité, la fécondité, la nuptialité et les migrations, sans qu'il soit possible pour l'instant de recourir aux méthodes actuelles les plus sophistiquées⁸. La démographie historique dépend de la qualité de ses sources (encore faut-il faire preuve d'imagination pour en inventer de nouvelles !). Si le Canada français de l'époque coloniale est favorisé de ce point de vue, il n'en va plus de même du Canada sous domination britannique au XIX^e siècle ; de même, les statistiques de mortalité aux États-Unis au XIX^e siècle laissent beaucoup à désirer. Quant au Mexique, le retard est encore plus net.

8. Voir l'ouvrage novateur d'Hervé LE BRAS, *La démographie*, Paris, Odile Jacob, 2005.